Visions post-communistes

Notes de lecture : Mark Fisher et David Graeber

Andrea Cavazzini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/grm/2657>

DOI : 10.4000/grm.2657

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Andrea Cavazzini, « Visions post-communistes », *Cahiers du GRM* [En ligne], 17 | 2020, mis en ligne le 02 janvier 2021, consulté le 30 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/grm/2657> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.2657>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2021.

© GRM - Association

Visions post-communistes

Notes de lecture : Mark Fisher et David Graeber

Andrea Cavazzini

Le capitalisme réellement existant : Mark Fisher et David Graeber

- 1 Parmi les plus récents « théoriciens critiques », Mark Fisher (1968-2017) et David Graeber (1961-2020), dont l'œuvre a été interrompue par une mort prématurée, méritent de retenir l'attention à cause d'une capacité inhabituelle de saisir des aspects apparemment marginaux, mais qui indiquent en effet des logiques structurelles cachées, des systèmes sociaux capitalistes contemporains.

- 2 Mark Fisher part du constat que les pratiques et les contraintes bureaucratiques prolifèrent dans les sociétés capitalistes contemporaines :

Il peut sembler très mystérieux d'assister à une intensification des mesures bureaucratiques sous des gouvernements néolibéraux qui se sont posés en champions de l'antibureaucratie et de l'antistalinisme. Pourtant, de nouvelles formes de bureaucratie – « buts et objectifs », « résultats », « missions d'entreprise » – se sont multipliées, alors même que le discours libéral sur la fin du contrôle hiérarchisé et centralisé gagnait du terrain (...). « Être smart » n'est pas contradictoire avec l'accroissement de l'administration et de la régulation : ils constituent les deux faces du travail dans les sociétés de contrôle¹.

Cette analyse s'enracine dans l'expérience de l'enseignement secondaire et supérieur au Royaume-Uni, mais elle dépasse évidemment son paradigme initial :

Cette batterie de procédures bureaucratiques ne se limite nullement aux universités ou à l'enseignement : d'autres services publics, tels que le NHS et la police se retrouvent aussi gangrenés par semblables métastases bureaucratiques².

Selon Fisher, l'explosion de la bureaucratie dans le monde actuel n'est pas qu'un phénomène marginal – elle est liée à un système social global, et implique un rapport singulier à l'activité humaine, au savoir et aussi à la réalité :

La tendance à évaluer la performance des travailleurs et à mesurer des formes de travail qui, par nature, sont rétives à toute quantification, demande inévitablement des niveaux supplémentaires de gestion et de bureaucratie. On n'assiste pas à une

comparaison directe de la performance ou de la production des travailleurs, mais à une comparaison entre la représentation auditée de cette performance et de cette production. Inéluctablement, un court-circuit se produit, et le travail s'oriente davantage vers l'élaboration et le bon déroulement de ses représentations que vers les buts officiellement affichés³.

- 3 Or, cette substitution du simulacre à une réalité qui lui reste hétérogène semble constituer une réactivation au sein du monde néolibéral de l'un des traits les plus caractéristiques de son ennemi vaincu, cet autre système social qui a marqué le XX^{ème} siècle et dont la dissolution ignominieuse est encore aujourd'hui la source principale de la légitimité des rapports sociaux capitalistes :

Ce renversement des priorités est un des traits distinctifs d'un système qu'on peut, sans exagération, qualifier de « stalinisme de marché ». Ce précisément le fait de valoriser davantage les symboles de l'accomplissement que l'accomplissement lui-même que le capitalisme tardif reprend au stalinisme (...). Mû par une étrange compulsion de répétition, le gouvernement néolibéral (...), ouvertement antistalinien, a manifesté la même tendance à prendre des mesures dont les effets dans le monde réel n'ont d'importance que dans la mesure où elles comptent au niveau de l'apparence (des relations publiques) (...). Par un processus qui se reproduit implacablement partout où ils entrent en vigueur, les objectifs cessent de constituer un moyen de mesurer la performance pour devenir des fins en soi⁴.

- 4 Comme dans le stalinisme soviétique, la concentration exclusive sur l'apparence, sur le simulacre de l'efficacité et de la réussite, non seulement cache les défaillances et les ratages des activités réelles, mais en est une cause directe, car la production des simulacres parasite les efforts et les ressources qui pourraient être consacrés à l'amélioration du « monde réel » :

Si les étudiants sont moins doués et en savent moins que leurs prédécesseurs, on ne saurait l'imputer à un déclin de la qualité des examens en soi, mais au fait que tout l'enseignement est déterminé par la question de l'examen. La « préparation à l'examen » (...) se substitue à un traitement plus large des questions. De la même façon, les hôpitaux pratiquent de nombreuses procédures de routine au lieu de quelques opérations sérieuses et urgentes, parce que cela leur permet de remplir les objectifs sur lesquels ils sont évalués (taux d'intervention, taux de réussite et réduction du temps d'attente)⁵.

Autrement dit, le capitalisme réel, ou, pour parler comme Fisher, le « réalisme capitaliste », semble constituer la vérité du « socialisme réellement existant », les deux systèmes ayant en partage un irréalisme constitutif, une incapacité structurelle à traiter de manière cohérente les hommes et les actions « réellement existants » :

[Cette] dimension essentielle du stalinisme était inhibée par son association à un projet social tel que le socialisme et ne pouvait uniquement émerger qu'au sein d'une culture capitaliste tardive dans laquelle les images acquièrent une force autonome. La façon dont la valeur est réalisée sur le marché boursier dépend bien entendu moins de ce qu'une entreprise « fait vraiment » et plus de l'idée qu'on se fait, de ce qu'on croit être sa performance future. Ce qui revient à dire que dans le capitalisme tout ce qui est solide se volatilise dans les relations publiques et que le capitalisme tardif se définit au moins autant par cette tendance généralisée à la production de relations publiques que par la mise en place des mécanismes marchands⁶.

L'analogie avec le stalinisme et en général avec le système soviétique revient aussi dans les analyses que David Graeber a consacrées à la nature du travail dans le capitalisme tardif. Son étude critique de la bureaucratie rejoint d'ailleurs les conclusions de Mark Fisher : « Toute réforme de marché – toute initiative gouvernementale conçue pour (...)

promouvoir les forces du marché – aura pour effet ultime d'accroître le nombre total de réglementations, le volume total de paperasse et l'effectif total des agents de l'État »⁷.

Cette tendance vers la bureaucratisation a partie liée avec la structure particulière de l'activité humaine dans le capitalisme tardif, car toute bureaucratie « est nécessairement hypertrophiée, affligée d'emplois surnuméraires et de niveaux hiérarchiques superflus »⁸.

- 5 Selon les analyses – désormais célèbres – de Graeber sur les « jobs à la con », le capitalisme tardif produit une multiplication spectaculaire des pratiques et des emplois liés aux obligations administratives, à l'évaluation des performances et à la communication au détriment du travail « traditionnel », directement rattaché à une valeur d'usage qui semble s'éclipser au profit de la représentation :

Un jour, je me suis dit que la prolifération apparemment infinie des obligations administratives dans les universités britanniques donnait un aperçu de ce que peut être l'enfer (...). Pour moi, c'est une description assez exacte de la dynamique morale de notre économie⁹.

Ainsi, cette dynamique finit par s'associer à une perte radicale de la capacité productive – les vieilles « forces productives » de la tradition marxiste – développée par les sociétés capitalistes tardives :

D'un côté la rhétorique néolibérale ne parle que de « laisser libre cours à la magie des marchés » et érige l'efficacité économique au rang de valeur suprême. Mais, de l'autre, les politiques de libéralisation se sont traduites partout par une croissance ralentie – sauf en Inde et en Chine –, un progrès scientifique et technologique en berne, et surtout, pour les jeunes générations de bien de pays riches, la perspective d'une existence moins prospère que celle de leurs parents¹⁰.

Autrement dit, le capitalisme tardif, loin d'incarner la mobilisation totale de la société et le triomphe du principe de la prestation productive rationalisée, débouche sur la désorganisation des forces productives et la sous-utilisation systématique des capacités humaines :

La récrimination classique à l'égard du capitalisme serait plutôt qu'il soit trop efficace, les employeurs s'acharnant sans relâche sur leurs salariés à coups d'accélération de cadence, de quotas et de système de surveillance (...). De fait, la pression exercée sur les entreprises pour qu'elles dégraissent et améliorent leur rentabilité a redoublé depuis la frénésie de fusions et acquisitions des années 1980. Cependant, elle a frappé presque exclusivement les travailleurs situés à la base de la pyramide, ceux qui fabriquent, entretiennent, réparent ou transportent des choses (...). Dans presque toutes les grandes firmes, la période qui a vu s'abattre sur les cols bleus les accélérations de cadences et les réductions d'effectifs les plus impitoyables a également vu proliférer les postes inutiles dans l'encadrement et l'administration¹¹.

En dépit de la rhétorique de l'efficacité managériale et de l'usage optimal des ressources que le capitalisme entièrement désentravé rendrait possibles, la réalité tardo-capitaliste est que, selon le diagnostic de Graeber, « sur toute la planète », les entreprises et les institutions publiques « sont devenues des gigantesques machines à produire du vent »¹².

- 6 Ainsi, le capitalisme contemporain retrouve un rapport à l'activité humaine que le stalinisme et l'URSS avaient déjà pratiqué à une très large échelle :

Pendant la majeure partie du XX^{ème} siècle, les régimes socialistes étatisés, s'efforçant d'atteindre le plein emploi, ont mis en œuvre des politiques publiques qui consistaient purement et simplement à créer des jobs factices (...). En théorie, l'effondrement du bloc soviétique et les réformes de marché engagées à l'échelle mondiale dans les années 1990 devaient mettre fin à tout cela. Si en URSS on

ironisait en disant : « On fait semblant de travailler, ils font semblant de nous payer », le nouvel âge néolibéral, lui, était censé n'être que rentabilité et efficacité¹³.

Ces analyses partagent un point de vue qui peut paraître marginal dans leur structure conceptuelle, mais qui pourrait en réalité ouvrir un chantier difficile pour les « Théories critiques » du monde contemporain. Mark Fisher et David Graeber insistent à plusieurs reprises sur le fait que des éléments stratégiques du système économique, institutionnel et mental tardo-capitaliste sont en effet des répétitions de manières d'agir et de penser que l'époque stalinienne et les États du « socialisme réel » avaient déjà expérimentées.

- 7 Si ces rapprochements sont plus qu'anecdotiques, une conséquence s'impose : le système créé après 1924 en Union soviétique et ensuite dans l'Europe de l'Est est l'une des clés des rapports sociaux contemporains.

Le monde « occidental » a reconstruit, après 1991, une identité idéologique à partir du rejet radical de tout ce qui pouvait rappeler la Grande Peur du communisme qu'incarnaient 1917 et ses conséquences : la destruction de toute forme de contre-pouvoir du travail, le démantèlement acharné de toute autonomie de la force-travail par rapport au pouvoir capitaliste, ont été la vraie « norme fondamentale » sur laquelle la constitution matérielle de l'Union européenne et des États-Unis redevenus seuls maîtres du monde a été bâtie. Il faudrait de longues analyses pour articuler cette thèse, mais elle est suffisamment évidente à partir de certaines prémisses sur lesquelles il n'est pas possible de revenir ici.

- 8 Des auteurs issus de la mouvance opéraïste, comme Sergio Bologna et Adone Brandalise, ont souvent observé que le triomphe du capitalisme entre la fin des années 1970 et les années 1990 a entraîné une gigantesque sous-utilisation des ressources sociales et culturelles, donc des forces collectives de l'humanité – une évacuation radicale du sens et de la puissance de l'activité humaine, ce qui correspond à la nécessité stratégique d'en finir avec le spectre de l'indocilité du travail vivant et des classes laborieuses.
- 9 Or, l'ironie de l'Histoire – au sens de la Weltgeschichte – fait que, par un renversement dialectique qui aurait réjoui Hegel, cette liquidation de l'autonomie du travail vivant débouche sur des pratiques et des tendances qui ont été parmi les plus marquantes dans le monde « socialiste » soviétique.

Ainsi, l'étude de la nature du régime soviétique, depuis la période stalinienne jusqu'à la dissolution de l'URSS, pourrait retrouver un intérêt non seulement érudit, mais directement « archéologique », c'est-à-dire concernant les strates « impensées » dont le refoulement et l'insistance déterminent notre présent depuis leur occultation même.

Le socialisme réellement existant : Rudolf Bahro et Rita Di Leo

- 10 Déjà des « dissidents » comme Rudolf Bahro avaient considéré la bureaucratie du monde soviétique comme un opérateur de désarticulation de conduites et de forces humaines excédentaires, c'est-à-dire des puissances qui pourraient être employées dans le sens de l'émancipation mais qui restent inutilisables, voire dangereuses, par rapport à une certaine forme des rapports sociaux, et que ceux-ci tendent donc à détruire ou à inhiber afin d'assurer leur propre reproduction.

Ainsi, selon Bahro, les sociétés du socialisme réel étaient caractérisées par un double effet de la bureaucratie :

D'une part, un savoir bureaucratique organisé pour régner en dictateur sur tous les procès de travail et de vie, et qui s'exprime politiquement à travers les intérêts de l'appareil dans l'arrogance provocatrice que donne l'exercice du pouvoir ; d'autre part, le travail abstrait aliéné dans la production, dans les services, dans l'administration, et qui se traduit par les réactions et les comportements subalternes, par le freinage du rendement (...), par l'apathie et l'indifférence devant les affaires publiques¹⁴.

Cette description rapide pourrait viser, sans trop de changements, les sociétés du capitalisme tardif, avec leur polarisation entre la multiplication des tâches de surveillance et d'évaluation (le « savoir bureaucratique organisé en dictateur ») et la déperdition du sens des activités soumises à ce régime de contrôle.

Les thèses de Bahro ne sont qu'un exemple des analyses qui ont été menées au XX^{ème} siècle sur les structures sociales de l'URSS, et, à ce titre, elles appartiennent à un ensemble qu'il faudrait relire en totalité : mais leur insistance sur le gaspillage des forces humaines que la reproduction des rapports de pouvoir impose dans les sociétés du socialisme réel a ceci de singulier qu'elle permet peut-être de comprendre l'importance de l'étude de ces sociétés pour déchiffrer le fonctionnement des sociétés occidentales « avancées »¹⁵.

- 11 Certes, la critique du bloc soviétique par Bahro réactive la thèse classique d'une contradiction entre les forces productives et les rapports de production, mais elle inclut dans les forces productives toutes les composantes subjectives qui peuvent être mobilisées pour assurer la maîtrise collective des relations sociales et l'organisation consciente des activités humaines :

Les forces productives [sont] avant tout un facteur subjectif matériel (...), cet énorme potentiel humain, fruit de l'effective révolution culturelle russe ou soviétique. La production massive d'intelligentsia – pas au sens traditionnel de certaines couches cultivées, mais (Lénine les appelait des spécialistes), ces 25, 30, 40, 50, 60 millions d'hommes qualifiés en Union Soviétique (...). Telle est la nature des nouvelles forces productives qui ont mûri sous la révolution russe et comme conséquence de la révolution, et ce potentiel n'est même pas si facile à distinguer comme couche particulière (...); même profondément à l'intérieur des couches effectuant encore des tâches manuelles, il existe un degré de qualification qui ne peut pas être totalement absorbé dans les tâches quotidiennes du processus de travail et qui donc – j'ai appelé cela conscience excédentaire – est disponible pour le changement [dans le sens de l'émancipation]. Nous avons donc affaire maintenant en Union soviétique à la résistance naturelle de cette masse de qualification et de conscience excédentaire, contre un appareil qui représente encore un rapport de forces totalement différent comparativement à la situation subjective des forces productives en Russie¹⁶.

- 12 Bahro était peut-être excessivement optimiste quant au potentiel subjectif de cette « masse de qualification » que la société soviétique a engendrée : son pari portait sur la capacité de ces couches de spécialistes à devenir les porteurs d'une fonction intellectuelle autre, celle qui consiste à dépasser les formes mystifiées de la conscience et à préfigurer des rapports sociaux libérés par-delà les aliénations historiques. Mais, comme la soviétologue italienne Rita Di Leo l'a montré dans ses recherches, la société issue de la période stalinienne était certes une société gouvernée par une classe dirigeante d'extraction ouvrière et paysanne, mais l'objectif du communisme en tant qu'horizon de l'émancipation humaine avait cessé d'être un enjeu réel et une

orientation opératoire après la mort de Lénine et l'extermination de la vieille garde bolchevik.

- 13 Les cadres, les techniciens, les travailleurs qualifiés et les experts, issus la plupart du temps des couches populaires dont Staline avait impulsé l'ascension sociale, trouvaient sans doute difficilement une satisfaction individuelle et sociale dans un monde où l'alliance entre le Parti au pouvoir et les travailleurs manuels empêchait tout développement technique et organisationnel, toute valorisation sociale de la « masse de qualifications » :

Dès le premier plan quinquennal, les travailleurs manuels avaient conquis la liberté de décider comment exécuter le travail à partir du moment où il garantissait l'exécution du plan dans les délais prescrits. La liberté du travail dans le travail était possible dans un univers social tel que l'univers soviétique, avec sa théorie politique et sa pratique inspirées du pacte entre le parti et les « nouveaux ouvriers »¹⁷.

Dans les années 1970 et 1980, l'ouvriérisme et la ligne de la « gestion populaire » institutionnalisent cette forme de pouvoir ouvrier au sein de la production, et montrent par conséquent au grand jour l'écart entre la réalité des ouvriers et l'idée de la Classe ouvrière en tant que site socio-historique de la libération des forces collectives de l'humanité :

[Le pouvoir ouvrier à l'usine] a été en même temps une victoire des ouvriers en usine et une défaite de la classe ouvrière, du moins au sens théorique originaire de la classe ouvrière en tant que dirigeante qui se serait substituée à la bourgeoisie (...). En théorie, les ouvriers, devenus responsables de leur propre travail (...), étaient destinés à faire mieux que Ford. En réalité, les ouvriers ont assimilé le socialisme avec le fait de travailler peu, s'en tenant à un statut de travailleur exécutant et non de maître d'eux-mêmes. En théorie, les cadres ex-ouvriers, finalement devenus responsables du pays, étaient destinés à faire mieux que Roosevelt. En réalité, le bon gouvernement, désiré par le peuple, consistait à satisfaire les petits besoins du peuple¹⁸.

Dans cet univers qui rappelle davantage le despotisme démocratique toquevillien que le royaume marxien de la liberté, la dilapidation des ressources et des capacités frappe tant la « masse des qualifications » que la base ouvrière du régime :

[Un phénomène typiquement soviétique était] l'auto-renoncement à la fonction de commandement par celui qui savait au profit de celui qui ne savait pas. Les recherches empiriques révèlent que les techniciens et spécialistes soviétiques étaient très peu attirés par les responsabilités et par l'impopularité qu'entraînait la prise en charge des rôles de dirigeants. Non pas à cause des rétributions insuffisantes et du maigre prestige social de la profession de dirigeant technique : c'était comme si la gestion populaire en délégitimait les fonctions. L'organisation du travail était encore entre les mains du chef de brigade et les instructions des techniciens restaient lettre morte¹⁹.

La gestion populaire finit ainsi par détruire, non seulement le pouvoir des compétences et des experts, non seulement toute tendance à la restructuration des rapports professionnels et sociaux au nom de l'innovation et de l'initiative, mais aussi toute organisation de la société par des critères et des objectifs idéaux ou idéologiques : le statu quo règne, qui implique des rythmes de travail modérés, la satisfaction garantie de besoins médiocres et la conservation indéfinie des rôles et des tâches traditionnelles.

- 14 Cette situation atteint le point de rupture lorsque le statu quo devient un obstacle trop encombrant aux yeux d'une partie des couches dirigeantes :

L'élite économique, héritière des ex-ouvriers et des ex-paysans devenus dirigeants d'usine, responsables des secteurs industriels ou concepteurs des plans, avait conquis le contrôle et la richesse du pays et considérait le cadre du travail manuel avec toutes ses garanties comme un terrain hostile qu'il fallait assainir²⁰.

- 15 Il s'agissait, pour cette élite, de liquider les facteurs d'inertie qu'étaient les statuts des travailleurs manuels et le pouvoir du Parti qui incarnait l'ancienne alliance entre les idées communistes et les classes laborieuses. Après la dissolution de l'URSS, les bastions du contre-pouvoir ouvrier furent totalement liquidés par la partie dominante de l'élite :

Le caractère sauvage du capitalisme post-soviétique concernait avant tout les activités financières, puis l'acquisition illégale des établissements de production, des structures de services et de l'immobilier urbain. Si l'époque soviétique s'était caractérisée par une industrialisation accrue et par l'augmentation des ouvriers urbains, encore effective en 1986, l'époque post-soviétique rejeta l'expérience passée et s'engagea dans la voie du capitalisme financier et spéculatif (...). Les conséquences du choix de l'investissement boursier plutôt que de la modernisation de l'appareil productif fut la « désouvriérisation » et la désindustrialisation de la deuxième puissance stratégique et militaire mondiale (...). Dans le pays, les usines étaient en crise, les ouvriers sans travail, sans assistance sociale et sans droit aux logements traditionnellement fournis par leur usine²¹.

Les ouvriers avaient renoncé à être la classe politique dirigeante de l'URSS au profit des avantages sociaux immédiats et limités dont ils jouissaient ; les nouveaux maîtres, l'élite économique, renonça à tout rôle hégémonique réel dans la société post-soviétique au profit des avantages liés à la spéculation financière : « Les vainqueurs ne donnèrent pas un gouvernement au pays, mais restèrent pitoyablement englués dans le bourbier de leurs intérêts particuliers »²².

- 16 Dans cette liquidation générale, les intellectuels furent tout aussi incapables de retrouver des principes d'action universalistes et fédérateurs. Bahro avait reconnu la profonde solidarité entre les « bureaucrates » au pouvoir et les masses des travailleurs manuels : les uns comme les autres, liés par l'alliance réalisée par Staline entre le Parti et les couches populaires, représentaient un facteur de stagnation et de sclérose sociales, politiques et intellectuelles, auquel pouvaient s'opposer uniquement des couches cultivées et savantes, virtuellement porteuses de cette « conscience excédentaire » que les maîtres du système ne faisaient que gaspiller. La proposition de Bahro impliquait un retour à la vision bolchevik, qui liait les visées émancipatrices moins à la situation immédiate des besoins populaires qu'à la constitution d'une élite dotée d'une conscience « en excès » sur les déterminismes sociaux.

- 17 La dernière période et l'effondrement de l'URSS montrèrent que les classes cultivées soviétiques et est-européennes ne pouvaient pas incarner réellement une telle conscience – pétries de ressentiment à l'égard des ouvriers et des politiques « ouvriéristes » du Parti, elles ne surent pas dépasser leur désir de vengeance et d'affirmation solitaire de leurs privilèges :

Les intellectuels soviétiques étaient au service d'une élite politique qu'ils considéraient comme inadaptée à la tâche. Mais ils n'ont rien fait pour changer cet état de fait. Nombre d'entre eux se lamentaient en privé et à l'étranger, mais concrètement ils ne se sont pas battus pour changer la « gestion populaire ». En ce sens, ils ont abdiqué dans leur fonction propre d'intellectuel, contrairement à ce qu'avaient fait les [bolcheviks] des origines (...). Et ils ont attendu (...) la fin de l'Union soviétique pour dire à voix haute leur opposition à l'expérience de renversement social, au primat du travail manuel, à l'utopie communiste, aux soixante-quatre années d'histoire de leur pays, à leurs propres ancêtres. Ils se sont

aussitôt reconnus dans la figure sociale contemporaine de l'intellectuel intégré dans le monde tel qu'il est aujourd'hui²³.

- 18 Rita Di Leo reconnaît que les intellectuels ont été parmi les principaux perdants de l'expérience du socialisme réalisé :

Dans la Russie soviétique la méfiance à l'égard du travail de l'esprit a été un élément constitutif. De fait, l'état de captivité des intellectuels a survécu à Staline et fut même une des caractéristiques de la gestion populaire [post-stalinienne] (...). L'intellectuel n'était pas « prolétarisable » et restait donc un corps étranger. Son étrangeté tenait à sa conscience d'être en mesure de penser, de diriger, d'administrer mieux que le dirigeant politique auquel il transmettait son savoir comme un subalterne. Son étrangeté était (...) le talon d'Achille de l'expérience soviétique, sa faiblesse intrinsèque. Le gouvernement de la gestion populaire se méfiait des propositions des intellectuels, et ces derniers ne se considéraient pas comme responsables des politiques inefficaces du gouvernement. Le résultat a été la paralysie intellectuelle de la gestion populaire²⁴.

Ainsi, les intellectuels se sont davantage marginalisés, en refusant toute implication dans la politique et l'histoire, et en acceptant de ne revendiquer rien d'autre que les privilèges de leur statut d'exception :

Ces intellectuels ne se sentaient pas les représentants de l'expérience en cours dans leur pays (...). Dès que les conditions le permettaient, ils se déclaraient les porteurs des âmes inquiètes et humiliées de leurs semblables (...). Aucun document de la CIA (...) dont j'ai pu prendre connaissance n'a donné un cadre aussi négatif du caractère arriéré existentiel et quotidien du pays que ceux que j'ai pu obtenir d'amis russes entre les quatre murs de mon propre appartement. Ils faisaient remonter la cause de cette arriération au renversement social, poursuivi si drastiquement par Staline, et qui a débouché sur la gestion populaire (...). Ils se considéraient comme les principales victimes de l'expérience (...). Ils ne faisaient pas de théorie, mais avaient recours à des arguments brutaux et banals : combien tu gagnes ? De combien d'autorisations as-tu besoin pour fréquenter les bibliothèques (...) ? L'alternative au capitalisme et à sa société avait disparu de leur horizon culturel (...). Le refus de l'expérience concernait désormais aussi le maître d'école dans les villages. Le sens commun répandu était que l'expérience avait engendré l'asservissement social de toute la couche des travailleurs non-manuels. Sans le déclarer officiellement, mais uniquement en privé, les intellectuels assumèrent la représentation politique et culturelle de leur propre strate, et d'eux-mêmes, en mettant fin à des expériences séculaires d'opposition [politique]²⁵.

Après la fin de l'histoire : Kojève et Fukuyama

- 19 Les sociétés du « socialisme réellement existant » semblent incarner un horizon qui devient de plus en plus le nôtre : celui d'un monde où plus rien ne vient creuser un écart ou marquer une distance entre l'horizon mental des hommes et les données immédiates de l'existence sociale.
- 20 Selon Alexandre Kojève et sa célèbre lecture de Hegel, la Fin de l'Histoire est censée coïncider avec l'avènement de la Sagesse, la conscience humaine reconnaissant la rationalité du réel et chaque conscience finie communiant avec les autres dans la raison universelle : à ce moment-là, la satisfaction ultime du désir humain est atteinte, la recherche philosophique du vrai et du bien s'éteint ainsi que la lutte politique visant à transformer le monde²⁶. La Befriedigung, la satisfaction définitive est accomplie dans la pensée et dans le monde historico-social. La question se pose, de toute évidence, si cette condition dans laquelle aucune lacune ne subsiste dans l'unité entre l'homme et la

réalité est toujours une existence humaine, et si l'épuisement de toute tendance vers ce qui transcende le réel donné ne représenterait pas tout simplement le règne de l'ennui et de la déperdition du sens.

- 21 Lorsque Francis Fukuyama affirme, en 1989, que la Fin de l'histoire s'est réalisée avec l'éclipse de l'idée communiste et du communisme en tant que désir – une éclipse qui précède et explique la dissolution de l'URSS et du bloc soviétique – il suggère en même temps que la satisfaction universelle des besoins matériels par le capitalisme et la reconnaissance des citoyens par les institutions libérales-démocratiques ne représentent qu'une satisfaction et une reconnaissance rivées aux pulsions les moins nobles et élevées de l'âme humaine, ce qui finirait par rendre la vie après l'histoire un écoulement insensé du temps cosmique²⁷.
- 22 Si les sombres prévisions de Kojève et de Fukuyama sont pertinentes, on pourrait se demander si l'URSS post-stalinienne décrite par Rita Di Leo, celle de la stagnation et de la « gestion populaire », ne constitue pas une réalisation méconnue de la Fin de l'histoire, si donc l'Histoire au sens de Hegel et de Marx ne s'est pas réellement épuisée dans le trajet qui relie Staline et Brejnev : dans le socialisme réel, l'effondrement de la structure subjective qui soutenait le mouvement communiste en tant que projet historico-universel a produit une incapacité radicale d'envisager un au-delà des intérêts immédiats et particuliers, d'imaginer rationnellement un monde futur et de gouverner les processus matériels par une volonté éthiquement et cognitivement organisée. Aucune classe de ces sociétés n'était réellement « satisfaite », au double sens d'« apaisée » et de « reconnue dans ses capacités les plus élevées », car, au contraire, chacune considérait les autres comme des menaces et des ennemis ; toutefois, aucune n'était capable de transformer son insatisfaction en désir et en projet, de projeter cette insatisfaction vers l'horizon d'une création historique, et donc de se déprendre des formes et des déterminismes immédiats de son existence sociale.
- 23 Cette figure-là de la Fin de l'histoire semble représenter une lugubre anticipation des sociétés capitalistes post-libérales actuelles, dont la crise sanitaire a mis en évidence des dynamiques, déjà bien enracinées, qui évoquent le morne désespoir du « socialisme réel » : des élites dirigeantes et un système social incapables de faire fructifier l'activité humaine et d'en reproduire le sens, des couches populaires animées par le conservatisme et le ressentiment, des procédures de contrôle et de surveillance qui ne renvoient à rien au-delà des structures gigantesques qui les imposent et els reproduisent...
- 24 C'est que, comme Mark Fisher et David Graeber l'ont observé, dans nos sociétés aussi la capacité de la conscience à dépasser son ancrage aux données immédiates semble être radicalement entravée :

On a pu largement railler la thèse de Fukuyama, affirmant que l'histoire aurait connu son apogée avec le capitalisme libéral, elle n'en demeure pas moins acceptée et même assumée au niveau de l'inconscient culturel (...). Nous faisons face à un sentiment d'épuisement (...) profond (...), une impression de stérilité culturelle et politique (...). Le capitalisme vient occuper les horizons du pensable, sans le moindre accroc (...). Le fait que le capitalisme a colonisé les rêves de la population s'impose comme une telle évidence qu'il ne mérite même pas un commentaire (...). Nous assistons maintenant non pas à l'incorporation de matériaux qui paraissent dotés de possibilités subversives, mais bien à leur précorporation : le formatage et le façonnage préventifs des désirs, des aspirations et des espoirs par la culture capitaliste²⁸.

Selon David Graeber, cette colonisation des subjectivités n'est pas seulement un effet structurel des rapports sociaux, mais tout aussi bien un objectif stratégique que le capitalisme actuel vise et qu'il considère comme plus important que le développement des valeurs d'usage :

Quand les historiens écriront l'épithète du néolibéralisme, il leur faudra conclure qu'il a (...) systématiquement donné priorité aux impératifs politiques sur les impératifs économiques. Autrement dit : lorsque, avec une certaine stratégie, le capitalisme va paraître constituer le seul système économique possible, et qu'avec une autre, il va être réellement un système économique plus viable à long terme, le néolibéralisme choisit systématiquement la première (...). Quand on détruit la sécurité de l'emploi tout en augmentant le temps de travail, rend-on vraiment la main-d'œuvre plus productive (sans parler de la rendre innovante et loyale) ? Tout indique que l'on fait exactement l'inverse (...). En termes purement économiques, il est à peu près certain que le bilan de la réforme néolibérale des marchés du travail est négatif – impression que les taux de croissance économique, globalement inférieurs (...) dans les années 1980 et 1990, ne font que confirmer. Mais cette réforme a été d'une efficacité spectaculaire pour dépolitiser les travailleurs²⁹.

- 25 En réalité, David Graeber oublie que la « productivité » de la force-travail n'est pas un critère « purement économique », mais se fonde sur un système de valeurs telles que la rationalité-selon-le-but au sens de Max Weber ou le développement des forces génériques de l'humanité au sens de Marx. Or, c'est précisément ces valeurs-là que le système social capitaliste dans ses formes actuellement dominantes en Europe et aux Etats-Unis ne reconnaît plus comme prioritaires – ce qui était aussi le cas en URSS et dans le monde socialiste-réel, précisément.
- 26 Marx, Engels, Lénine et les bolcheviks, ainsi que Georges Sorel, Antonio Gramsci, Rosa Luxemburg, György Lukács, Bertolt Brecht et Karl Kautsky, étaient convaincus que la capacité de la classe ouvrière de faire un meilleur usage que le capital des puissances de l'industrie moderne préfigurait la capacité d'une humanité libérée du capital de faire un meilleur usage de ses forces et de son existence. C'est le contraire qui s'est produit au cours de la « réalisation » du socialisme ; et la thèse de Fukuyama, selon laquelle les capacités humaines génériques auraient été plus dignement valorisées et appropriées dans le cadre du capitalisme libéral que sous le socialisme, s'effondre sous nos yeux depuis des années.
- 27 La question reste ouverte qui concerne la réappropriation de ces capacités, si leur gaspillage systématique ne les aura pas déjà rendues irrécupérables ? C'est la même question que celle qui porte sur les sites et les porteurs possibles de la négation dialectique.

NOTES

1. Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste*, traduit de l'Anglais par Julien Guazzini, Genève, Entremonde, 2018, p. 49.

2. *Ibid.*, p. 51.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 52-53.
5. *Ibid.*, p. 53.
6. *Ibid.*
7. David Graeber, *Bureaucratie*, traduction française de Françoise et Paul Chemla, Paris, Actes Sud, 2015, p. 16-17.
8. D. Graeber, *Bullshit Jobs*, traduit de l'Anglais par Élise Roy, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2018, p. 51.
9. *Ibid.*, p. 12.
10. *Ibid.*, p. 20.
11. *Ibid.*, p. 51-52
12. *Ibid.*, p. 228.
13. *Ibid.*
14. Rudolf Bahro, *Je continuerai mon chemin*, Paris, Maspéro, 1979, p. 97.
15. Et non seulement de celles-là : nous avons suggéré, en reprenant une thèse de Giovanni Arrighi, que l'essor de la Chine populaire à la fin du XXème siècle est indissociable de son appropriation du legs de l'expérience communiste. Cf. A. Cavazzini, « Le travail et ses spectres II », in *Cahiers du GRM*, n° 16, OpenEdition, 2020, <https://journals.openedition.org/grm/2322>.
16. R. Bahro, *À l'Est du nouveau. Bahro à Paris*, textes rassemblés par Jeanne Brunschwig, Sabine Cornille, Ingolf Diener, Philippe Ivernel, Paris, Syros, 1980, p. 147-148.
17. Rita Di Leo, *L'expérience profane*, traduit de l'Italien par Patricia Farazzi, Paris, L'éclat, 2012, p. 91.
18. *Ibid.*, p. 149.
19. *Ibid.*, p. 94.
20. *Ibid.*, p. 110.
21. *Ibid.*, p. 112-113.
22. *Ibid.* ? p. 114.
23. *Ibid.*, p. 151.
24. *Ibid.*, p. 136-137.
25. *Ibid.*, p. 143-145. Les analyses-témoignages de Rudolf Bahro et de Rita Di Leo se concentrent sur l'URSS et sur l'Allemagne de l'Est. Mais d'autres pays du bloc soviétique ont fait preuve de la même créativité dans les pratiques de dévalorisation du travail intellectuel au sens large : « [En Roumanie], le régime a tenté sans arrêt de délégitimer le diplôme universitaire tout en le maintenant : il faut souligner la contradiction. Il le délégitime en tant qu'élément de construction d'une hiérarchie sociale mais, d'autre part, ces intellectuels se constituaient à travers une pratique culturelle, telle qu'aller au théâtre, au cinéma, donner des conférences. A travers cette pratique culturelle les gens se constituaient en couche sociale qui se séparait de la population. On le saisit d'une manière très précise dans les immeubles, les blocs, qui correspondent à peu près à nos HLM, puisque le régime avait institué un système de mélange social, en logeant dans un même bloc des gens de toutes les couches sociales : un professeur d'université, une famille d'origine tzigane, un ouvrier, etc. Dans ce cadre de l'habitat urbain se reconstituait cette séparation, en particulier dans la manière d'aménager son appartement. D'où l'importance qu'avaient les bibliothèques. Toute personne possédant quelque diplôme avait une grande bibliothèque, avec des livres qui montraient son appartenance au monde culturel » (Gérard Althabe, « Un paysage social incertain : la Roumanie post-communiste. Entretien avec Laurent Bazin », in *Journal des anthropologues*, 77-78, 1999, <http://journals.openedition.org/jda/3085>).
26. Alexandre Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel*, leçons éditées et réunies par Raymond Queneau, Paris, Gallimard, 1947.
27. Francis Fukuyama, "« The End of History ? », in *The National Interest*, 16, 1989. L'article de Fukuyama précède l'effondrement politique et institutionnel de l'URSS et du bloc de l'Est, et il pose la question de la seule manière réellement décisive : à savoir, du point de vue de la

possibilité de désirer et de vouloir le communisme comme une organisation pratique de la vie des hommes. Sur ce point, aucune réponse n'a été donnée susceptible de démentir le diagnostic de Fukuyama.

28. M. Fisher, *Le réalisme capitaliste*, op. cit., p. 13-15.

29. D. Graeber, *Bureaucratie*, op. cit., p. 154.

RÉSUMÉS

Notes de lecture sur l'analogie entre le socialisme et le capitalisme contemporain.

INDEX

Index géographique : Europe

Mots-clés : stalinisme, URSS, néolibéralisme, bureaucratie, Graeber David, Fisher Mark, di Leo Rita, Bahro Rudolf, Kojève Alexandre, Fukuyama Francis, fin de l'histoire

Index chronologique : XXème siècle, XXI siècle

AUTEUR

ANDREA CAVAZZINI

Membre du GRM.